

La notion de milieu dans la philosophie biologique d'Auguste Comte et la psychologie de

William James

Hisashi MATSUI

Dans la 40^e leçon du *Cours de philosophie positive*, rédigée en 1836, Auguste Comte (1798-1857) propose d'introduire le concept de milieu pour comprendre les phénomènes vitaux. Dans une histoire de ce concept tracée dans sa conférence intitulée « Le vivant et son milieu », Georges Canguilhem ne mentionne Comte que pour insister sur le fait que c'est dans un cadre mécaniste que la pensée du milieu s'est développée dans la première partie du XIX^e siècle¹. Il ne relève que peu l'originalité de la théorie du fondateur de la philosophie positive.

Comme l'admet Comte lui-même, il n'a pas été l'inventeur de la théorie biologique du milieu. Dans le *Cours*, il relève que Blainville a été le premier à avoir une « juste idée » de la théorie générale des milieux organiques². Et dans le *Système de politique positive* (1851-1854), il attribue à Lamarck l'invention de cette théorie³. De plus, des historiens tels que Mourgue et Canguilhem ont remarqué qu'à l'époque où Comte développait sa philosophie biologique, un certain nombre de naturalistes s'intéressaient à la pensée du milieu⁴. Les titres de leurs ouvrages sont significatifs à cet égard. Par exemple, dans son *Mémoire sur le degré d'influence du monde ambiant pour modifier les formes animales*, lu à l'Académie royale des sciences en 1831⁵, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire cite *De l'influence des agents physiques sur la vie*, ouvrage publié en 1824 par William Edwards qui tente une expérimentation pour établir cette influence sur la métamorphose des têtards. Candolle, de son côté, étudie l'influence des agents extérieurs dans sa *Physiologie végétale ou exposition des forces et des fonctions vitales des végétaux*, ouvrage publié en 1832⁶.

Par ailleurs, des disciples de Comte, tels que Charles Robin et Louis-Auguste Segond, se sont efforcés de

¹ Canguilhem, Georges, « Le vivant et son milieu » (1947), in *La connaissance de la vie* (1952), 2^e éd., Paris, Vrin, 2003, p. 169-173.

² Comte, Auguste, *Cours de philosophie positive*, 2 vols., présentation et par Michel Serres, François Dagognet, Allal Sinaceur, Jean-Paul Enthoven, Paris, Hermann, 1975 (le premier volume réédité par Annie Petit en 1998), t. I, 40^e, p. 685. Nous nous référerons à la version rééditée. Nous nous servirons de l'abréviation « Cours » pour désigner cet ouvrage.

³ Comte, *Système de politique positive ou Traité de sociologie instituant la religion de l'Humanité*, 4 vols., Paris, Mathias, 1851-1854, t. I, p. 665. Nous nous servirons de l'abréviation « Système » pour désigner cet ouvrage.

⁴ Mourgue, Raoul, « La philosophie biologique d'Auguste Comte », in *Archives d'anthropologie criminelle de médecine légale et de psychologie normale et pathologique*, t. 24, 1909, p. 933 ; Canguilhem, *Ibid.*, p. 172.

⁵ Geoffroy Saint-Hilaire, Étienne, « Quatrième mémoire sur le degré d'influence du monde ambiant pour modifier les formes animales ; question intéressant l'origine des espèces téléosauriennes et successivement celle des animaux de l'époque actuelle », *Mémoire de l'Académie des sciences de l'Institut de France*, t. XII, Paris, L'imprimerie de Firmin Didot frères, 1833, p. 63-92 ; Edwards, William F., *De l'influence des agents physiques sur la vie*, Paris, Crochard, 1824.

⁶ Candolle, Augustin Pyramus de, *Physiologie végétale ou exposition des forces et des fonctions vitales des végétaux, pour servir de suite à l'organographie végétale, et d'introduction à la botanique géographique et agricole*, 3 vols, Paris, Béchét jeune, 1832.

mettre en œuvre un programme de recherche sur le milieu, en reprenant les orientations de leur maître⁷. Dans le mémoire qui ouvre le premier recueil de la Société de biologie publié en 1850, Robin présente la classification des sciences établie par Comte pour préciser le but de cette société. Dans cette présentation, il donne un statut de recherche autonome à la théorie du milieu et il fonde l'hygiène, art de conserver la santé, sur cette théorie⁸. Toutefois, les deux disciples ne comptent pas leur maître parmi les précurseurs de la théorie des milieux. Pour Robin, Lamarck, Geoffroy Saint-Hilaire, William Edwards et Blainville sont les penseurs qui ébauchent cette étude⁹, tandis que Segond renvoie au traité *des Airs, des Eaux et des Lieux* d'Hippocrate et le *Traité de physiologie appliquée à la pathologie* de Broussais¹⁰.

Auguste Comte n'aurait-il pas vraiment apporté une contribution théorique significative à la pensée biologique du milieu ? Pour répondre à cette question, nous tenterons une étude comparative avec la pensée du milieu à laquelle le jeune William James (1842-1910) a été conduit par une réflexion philosophique sur la psychologie. À la différence de ses contemporains, Comte emploie la pensée du milieu comme un moyen pour faire sortir la biologie de son état métaphysique. Un demi-siècle après, James a adopté cette stratégie pour établir la psychologie comme science positive. Dans son premier ouvrage principal publié en 1890, *Les Principes de psychologie*, il a dégagé une pensée du milieu à partir de la formule de Herbert Spencer. En 1855, ce dernier définissait la vie mentale comme un « ajustement de rapports internes à des rapports externes ». « Une telle formule, je cite James, est une ambiguïté incarnée. Mais elle tient en compte le fait que les esprits habitent dans les milieux qui agissent sur eux et sur lesquels ils réagissent à leur tour ; bref, elle prend l'esprit dans toutes ses relations concrètes. Donc, elle est immensément plus fertile que la 'psychologie rationnelle' démodée, qui a traité l'âme comme une entité détachée, se suffisant à elle-même, et qui a prétendu considérer sa nature et ses propriétés »¹¹.

Au premier abord, la concordance de l'attitude de deux penseurs à l'égard de la métaphysique paraît frappante. James adopte une méthode psychologique appelée « introspection » tandis que Comte considère «

⁷ Mourgue, *ibid.*, p. 936-938 ; Canguilhem, « La philosophie biologique d'Auguste Comte et son influence en France au XIX^e siècle », *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie* (1968), 7^e éd., Paris, Vrin, 2002, p. 71-72 ; Braunstein, Jean-François, « Le concept de milieu, de Lamarck à Comte et aux positivismes », in Laurent, Goulven (éd.), *Jean-Baptiste Lamarck 1744-1829*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, 1997, p. 564-566.

⁸ Robin, Charles, « Sur la direction que se sont proposée en se réunissant les membres fondateurs de la société de biologie pour répondre au titre qu'ils ont choisi », in *Comptes rendus des séances et mémoires de la société de biologie, première année, 1849*, Paris, Baillière, 1850, p. IV, VII-VIII.

⁹ Robin, *ibid.*, p. IV ; *Du microscope et des injections dans leurs applications à l'anatomie et à la pathologie, suivi d'une classification des sciences fondamentales de celle de la biologie et de l'anatomie en particulier*, Baillière, 1849, Préface, p. LVII.

¹⁰ Segond, Louis-Auguste, *Histoire et systématisation générale de la biologie principalement destinée à servir d'introduction aux études médicales*, Paris, Baillière, 1851, p. 131.

¹¹ James, William, *The Principles of Psychology* (1890), vol. I, *The Works of William James*, Cambridge, Massachusetts and London, England, Harvard University Press, 1981, Chapter I. The Scope of Psychology, p. 19. Nous emploierons l'abréviation « *Principles* » pour désigner cet ouvrage.

l'observation intérieure » comme une méthode relevant de la psychologie métaphysique et tente de démontrer son impossibilité. Donc, nous allons d'abord préciser et justifier la tentative de James pour faire passer la psychologie de l'état métaphysique à l'état positif. Ensuite, nous analyserons le problème de la passivité indéfinie à l'égard du milieu. L'analyse de ce problème rencontré par deux philosophes nous montrera les différences de leurs pensées du milieu. Enfin, à partir de ces différences, nous tenterons de mesurer, à ce sujet, la portée historique et philosophique de la pensée de Comte.

Positiver la psychologie chez William James

Dans la Préface des *Principes de psychologie*, James affirme modestement que l'originalité de sa psychologie ne consiste qu'à en exclure la métaphysique pour faire passer la psychologie à l'état positif. La critique jamesienne de la métaphysique a pour cible deux écoles : l'associationnisme et le spiritualisme¹². La théorie spiritualiste pose une entité appelée « âme » ou « ego », indépendante d'autres entités et elle considère les phénomènes mentaux comme les manifestations des facultés de cette entité. James fait remonter une telle conception substantialiste de l'âme à Platon et à Aristote et il découvre des partisans dans l'ensemble de l'histoire de la philosophie¹³. Quant à la théorie associationniste, elle pose également les « idées » comme des entités discrètes et elle explique les phénomènes mentaux par la cohésion, la répulsion et la succession entre les idées. Johann Herbart, David Hume, les Mill, Alexander Bain et Herbart Spencer sont considérés comme des penseurs associationnistes¹⁴.

D'après James, les spiritualistes et les associationnistes supposent des entités absolues et ils ont besoin d'arguments *ad hoc* pour expliquer les phénomènes particuliers. Pour les spiritualistes, les facultés de l'âme sont absolues. L'évocation d'un mot, par exemple, est considérée comme une manifestation de la mémoire. Pour expliquer le fait qu'une maladie affaiblit la mémoire, cette théorie n'invoque qu'une constitution particulière de cette faculté : la mémoire serait constituée de manière qu'elle soit affaiblie par la maladie¹⁵. D'autre part, les associationnistes posent l'idée comme entité absolue et ils sont obligés de développer des arguments *ad hoc* pour comprendre comment les idées se rassemblent et se séparent¹⁶.

À l'opposé, la psychologie de James se demande si nous pouvons énoncer « la façon dont la vie mentale semble intervenir entre les impressions sur le corps faites par l'extérieur et les réactions du corps faites sur le monde extérieur »¹⁷. Cette psychologie vise à déterminer les conditions et les conséquences des états mentaux.

¹² James, *Principles*, Préface, p. 6.

¹³ *Ibid.*, Chapter X. The Consciousness of Self, p. 326.

¹⁴ *Ibid.*, Chapter I. The Scope of Psychology, p. 15-16 ; Chapter VI. The Mind-Stuff Theory, p. 148-150.

¹⁵ *Ibid.*, p. 16.

¹⁶ *Ibid.*, p. 17.

¹⁷ *Ibid.*, p. 19-20.

Autrement dit, elle étudie les interactions entre le milieu et les états mentaux et elle n'a pas besoin de poser des entités absolues comme l'âme ou l'idée. De plus, cette conception de la psychologie exige des données de la physiologie cérébrale. Le cerveau est un organe qui reçoit des impressions fournies par le milieu et qui transmet les instructions aux organes accomplissant des actions sur le milieu. La psychologie se borne ainsi à étudier les relations entre les états cérébraux et les phénomènes mentaux. « Si la psychologie termine de vérifier la corrélation entre les diverses sortes de pensées et de sentiments et les conditions définies du cerveau, elle ne peut plus avancer. C'est-à-dire en tant que science, elle ne peut avancer »¹⁸.

À la différence de Comte, James ne vise pas à systématiser les connaissances. Il s'applique à établir des lois entre les phénomènes pour acquérir des connaissances « relatives », « réelles », « utiles » et « précises »¹⁹, pour reprendre les expressions caractérisant pour Comte le concept de « positif ». Ainsi, pour la psychologie jamesienne, la pensée du milieu est une condition du passage de l'état métaphysique à l'état positif, au sens restreint du mot.

Toutefois, comment James justifie-t-il l'usage de l'introspection, définie comme une méthode consistant à regarder notre propre esprit et à rendre compte de ce que nous découvrons²⁰ ? D'abord, dans la psychologie de James, cet usage n'entraîne pas l'inconvénient que Comte attribue à cette méthode. Le philosophe français, en se référant à Broussais, remarque que l'observation intérieure écarte de la recherche des phénomènes mentaux les études comparatives²¹. Par contre, à la différence de la théorie spiritualiste, la psychologie de James a recours à la physiologie cérébrale et à la méthode comparative. Il n'invoque pas seulement diverses psychologies, comme par exemple celles qui traitent des animaux, des états pathologiques, des enfants, des criminels et des sauvages. Il se sert aussi des « produits mentaux », comme l'histoire des sciences, les institutions morales et politiques, et le langage²².

De plus, chez Comte, la critique de l'observation intérieure vise à dépasser l'état métaphysique de la recherche des phénomènes mentaux, tandis que chez James, l'usage de l'introspection n'empêche pas ce dépassement. Comte tente de montrer l'impossibilité de supposer « l'homme se regardant penser »²³ pour nier le principe méthodologique des psychologues comme Cousin et des philosophes comme Descartes qui posent le Moi comme entité absolue. À l'opposé, chez James, la pensée du milieu conduit à une nouvelle conception de la psychologie qui rend inutile une telle entité.

Enfin, dans l'article publié en 1883, intitulé « On Some Omissions of Introspective Psychology », James

¹⁸ *Ibid.*, Preface, p. 6.

¹⁹ Comte, *Discours sur l'esprit positif* (1844), Paris, Vrin, 2009, p. 121-124.

²⁰ James, *Principles*, Chapter VII. The Methods and Snares of Psychology, p. 185.

²¹ Comte, *Cours*, t. 1, 45^e, p. 853-854.

²² James, *Principles*, Chapter I. The Scope of Psychology, p. 19 ; Chapter VII. The Methods and Snares of Psychology, p. 193.

²³ Comte, *Cours*, t. 1, 45^e, p. 853.

accepte en partie la critique du fondateur de la philosophie positive. « Comte a tout à fait raison d'insister sur le fait que pour être désigné, jugé et perçu, il faut qu'un sentiment soit déjà passé »²⁴. Il propose un motif pratique pour invoquer l'introspection : dans son immédiateté, un état mental est inutile pour le psychologue introspectif, dont la recherche porte sur les états passés²⁵.

D'après James, la formule de Spencer nous permet de réfléchir aux « relations concrètes » que l'esprit maintient avec son milieu. Le psychologue américain critique cette formule depuis ses premiers travaux pour proposer une nouvelle théorie du milieu. Notre tâche sera donc d'analyser la critique de James contre la psychologie de Spencer.

La théorie du milieu chez James

James critique la formule de Spencer dans un article publié en 1878, intitulé « Remarks on Spencer's Definition of Mind as Correspondence ». Dans la troisième partie intitulée « synthèse générale » de ses *Principes de Psychologie*, Spencer mobilise cette formule, qui est la définition de la vie, pour expliquer l'évolution mentale. Le perfectionnement mental est expliqué par le degré d'extension de l'ajustement des rapports internes à des rapports externes. James met en question la passivité du vivant. Selon le psychologue américain, l'évolutionnisme de Spencer se borne à étudier l'aspect cognitif des phénomènes mentaux et il réduit l'opération cognitive à un enregistrement de l'ordre extérieur. Le vivant n'est pas un « miroir »²⁶ réfléchissant le monde extérieur.

James attribue au vivant des tendances mentales, appelées « intérêts ». D'après le psychologue, elles sont une spontanéité qui oriente les choix et les conduites du vivant²⁷. Au niveau cognitif, elles constituent un « élément *a priori* réel »²⁸. James prend pour exemple l'intérêt à la survie. Dans un article publié en 1879, intitulé « Are We Automata ? », il explique comment notre perception se produit. C'est en dirigeant notre attention parmi les sensations fournies par l'organe des sens que cet intérêt biologique nous conduit à distinguer ce qui a une valeur et ce qui n'en a pas²⁹. James insiste sur le fait que l'intérêt biologique pour la survie n'est pas le seul. On peut en relever beaucoup d'autres, comme par exemple les intérêts sociaux, esthétiques,

²⁴ James, « On Some Omissions of Introspective Psychology » (1883), in *Essays in Psychology, The Works of William James*, Cambridge, Massachusetts and London, England, Harvard University Press, 1983, p. 142. Cf. *Principles*, Chapter VII. The Methods and Snares of Psychology, p. 186-191.

²⁵ *Ibid.*, p. 142.

²⁶ James, « Remarks on Spencer's Definition of Mind as Correspondence » (1878), in *Essays in Philosophy, The Works of William James*, Cambridge, Massachusetts and London, England, Harvard University Press, 1978, p. 21. Nous nous servons d'abréviation « Remarks » pour désigner cet article.

²⁷ *Ibid.*, p. 11, note 1 ; p. 55.

²⁸ *Ibid.*, p. 11, note 1.

²⁹ James, « Are We Automata ? » (1879), in *Essays in Psychology, The Works of William James*, Cambridge, Massachusetts and London, England, Harvard University Press, 1983, p. 47.

philosophiques et théologiques³⁰. Chaque humain, chaque vivant extrait son monde suivant son intérêt³¹.

Dans cette perspective, le vivant n'est pas pensé comme se trouvant dans un milieu préexistant ; au contraire, il constitue son milieu en suivant ses intérêts. Le concept de James se rapproche ainsi de ce que Georges Canguilhem découvre dans la psychologie animale de Jakob von Uexküll (1864-1944). Ce dernier propose le concept d'« *Umwelt* » pour désigner un milieu constitué par le vivant. D'un environnement géographique, appelé « *Umgebung* », le vivant extrait les actions physico-chimiques qui l'intéressent pour organiser son milieu. Canguilhem remarque « à la racine de cette organisation de la *Umwelt* animale une subjectivité analogue à celle que nous sommes tenus de considérer à la racine de la *Umwelt* humaine. »³²

Par ailleurs, la réflexion sur les intérêts conduit James à un autre concept de milieu : le milieu darwinien. Dans *L'Origine des espèces*, ouvrage publié en 1859, Charles Darwin (1809-1882) propose le concept de sélection naturelle comme l'un des principes qui expliquent le mécanisme de la formation des espèces. Il part de petites variations surgissant dans un organisme. Si elles lui servent pour engendrer plus que les autres organismes et si elles sont transmises aux générations suivantes, elles seront accumulées pour former une variété « fortement marquée et bien définie »³³, qu'on appellera « espèce ». Dans une conférence faite en 1880 sous le titre « Great Men and Their Environment », James loue Darwin d'avoir abandonné la recherche sur les causes des variations pour s'appliquer à mettre au jour leur préservation dans ses rapports avec les milieux³⁴. Dans « Are We Automata ? », il se propose même de compléter la théorie de la sélection par sa théorie des intérêts qui orientent la production des variations. Quelle que soit la pertinence de son appréciation de la théorie de la sélection naturelle, comment James a-t-il rencontré et pensé la théorie du milieu chez Darwin ?

Dans la théorie darwinienne de la sélection naturelle, c'est le milieu qui détermine, à travers la vie et la mort des vivants qui y prennent place, les variations s'accumulant. La réussite d'un être vivant dépend de ses relations avec le milieu. Darwin se sert de l'expression « lutte pour l'existence » pour désigner les interactions entre un être vivant et son milieu. Cette expression évoque l'image d'une opposition violente, comme celle entre le prédateur et la proie, mais elle signifie aussi la symbiose, comme celle entre le parasite et l'hôte, et la relation d'un vivant à ses conditions de vie, comme celle d'une plante à la sécheresse du désert³⁵. Pour Darwin, le milieu apparaît comme un « réseau de relations complexes (*web of complex relations*)³⁶ qui relie chaque vivant

³⁰ James, « Remarks », p. 12-13.

³¹ James, « Are We Automata? », p. 52.

³² Canguilhem, « Le vivant et son milieu », p. 185-186.

³³ Darwin, Charles, *On the Origin of Species by Means of Natural Selection, or the Preservation of Favoured Races in the Struggle for Life*, London, Murray, 1859, Chapter II. Variation under Nature, p. 55. Pour sa traduction française, voir, *L'Origine des espèces, Texte intégral de la première édition de 1859*, Hoquet, Thierry (tr.), Paris, Seuil, 2013.

³⁴ James, « Great Men and Their Environment » (1880), in *The Will to Believe and Other Essays in Popular Philosophy* (1897), *The Works of William James*, Cambridge, Massachusetts and London, England, Harvard University Press, 1979, p. 167.

³⁵ Darwin, *op. cit.* Chapter III. Struggle for Existence, p. 62-63.

³⁶ *Ibid.*, p. 73.

à d'autres vivants et à ses conditions de vie.

C'est en abordant le problème de l'intérêt social que James développe une nouvelle pensée du milieu à partir de la théorie de Darwin. Il s'agit de qualités mentales, comme le talent artistique et l'enthousiasme religieux, qui n'apparaissent pas avantageuses pour ceux qui les possèdent³⁷. À la différence de Darwin, qui tente d'expliquer leur genèse dans son ouvrage publié en 1871 intitulé *La Descendance de l'homme* (*The Descent of Man*), James se demande comment, par exemple, un musicien incapable de vivre tout seul dans la nature peut trouver des moyens d'existence dans la société. Selon le psychologue, il répond aux intérêts esthétiques d'autres membres de la société qui lui permettront d'assurer sa subsistance. James en conclut que « pour un individu en tant qu'être social, les intérêts d'autres membres font partie de son milieu » et que « si ses talents correspondent aux besoins de ce milieu social, il peut survivre quoiqu'il soit mal adapté au milieu naturel ou 'extérieur' »³⁸. James intègre l'action des qualités mentales, comme l'intérêt, dans le « réseau de relations complexes » constituant le milieu d'un vivant. La théorie de Darwin conduit James à développer la notion de milieu concret du vivant³⁹.

C'est en introduisant le concept psychologique d'intérêt que William James tente de surmonter la passivité du vivant à l'égard du milieu, telle que Spencer la conçoit. Toutefois, d'où viennent ces divers intérêts ? D'après James, ils sont les résultats accidentels du système nerveux et ils se sont donc formés au cours d'une évolution⁴⁰. Quelle que soit la pertinence de ses explications, le psychologue américain, en reliant les intérêts mentaux aux fonctions du cerveau, tente de les traiter dans le cadre de la science positive. La critique de la théorie de Spencer amène James à prendre « l'esprit dans toutes ses relations concrètes ».

Comme James, Comte rencontre le problème de la passivité. Tandis que le psychologue développe sa pensée du milieu à partir de ce problème, chez le philosophe français, la réflexion sur ce problème révèle la consistance de sa pensée du milieu. Il faut donc analyser cette réflexion pour préciser les différences de leurs théories du milieu.

Le vivant et son milieu chez Comte

Chez Auguste Comte, l'action d'un vivant individuel sur le monde extérieur étant négligeable par rapport à l'action que le milieu exerce sur le vivant, seule l'action humaine sur le milieu au niveau collectif est prise en compte. C'est la sociologie qui traite de cette action sur le milieu⁴¹. À la différence de la psychologie de

³⁷ James, « Remarks », p. 12-13.

³⁸ *Ibid.*, p. 13.

³⁹ Il ne faut pas oublier que la psychologie de James laisse de côté le problème de l'évolution. Voir sur point, James, *Principles*, Chapter II. The Functions of the Brain, Note 94, p. 86.

⁴⁰ Cf. James, « Remarks », p. 19-20.

⁴¹ Cf. Comte, *Cours*, t. 1, 40^e, p. 683 ; Comte, *Cours de philosophie positive, Leçons 46-51 contenant la partie dogmatique de la philosophie*

James, la philosophie biologique de Comte n'invoque pas de spontanéité du vivant pour aborder le problème de la passivité indéfinie à l'égard du milieu.

Dans le *Cours*, le problème de la passivité surgit quand Comte critique le transformisme de Lamarck (1744-1829) et la théorie idéologique de l'éducation. Dans la 42^e leçon, le positiviste analyse le débat entre Georges Cuvier (1769-1832) et Lamarck pour établir « la discontinuité nécessaire de la grande série biologique »⁴². C'est en mettant en question « une soumission passive de l'animal aux moindres influences extérieures »⁴³ qu'il critique le transformisme de Lamarck. Dans la 45^e leçon, Comte analyse la critique de la phrénologie de Gall et de Spurzheim contre l'idéologie française qui suppose « la possibilité de convertir, à volonté, par des institutions convenables, tous les hommes en autant de Socrates, d'Homères, ou d'Archimèdes »⁴⁴. La phrénologie ne peut pas accepter cette possibilité suivant un de ses principes de « l'innéité des diverses dispositions fondamentales, soit affectives, soit intellectuelles »⁴⁵ : la manifestation des phénomènes mentaux est conditionnée non seulement par les influences extérieures, mais aussi par la structure organique du cerveau. Dans les deux cas, Comte insiste sur les limites de la réceptivité de l'organisme aux influences du milieu. Il faut préciser comment la notion de milieu aboutit à cette solution pour mettre au jour l'originalité de la pensée biologique de Comte.

Dans la 40^e leçon du *Cours*, Comte tente d'établir une « harmonie » entre le milieu et l'organisme à l'opposé de Xavier Bichat (1771-1802) qui définit la vie comme « l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort »⁴⁶. D'après le philosophe, cette définition indique un antagonisme entre le vivant et le milieu, qui conduit le physiologiste à supprimer l'idée de milieu de la conception de la vie. Toutefois, Comte remarque dans le *Système* que l'harmonie n'est pas absolue⁴⁷. D'une part, elle est relative au milieu : « la vie de chaque être dans chaque milieu cesse d'être possible aussitôt que la constitution de ce milieu vient à subir, sous un aspect quelconque, de trop grandes perturbations »⁴⁸ ; seules les actions extérieures « renfermées entre des limites de variation convenables »⁴⁹ peuvent concourir à la production des phénomènes vitaux. Comme le commentateur de l'édition de 1998 du *Cours* le remarque dans une note, la vie « ne saurait résister à une véritable hostilité du milieu »⁵⁰. D'autre part, l'harmonie est relative à l'organisation du vivant : la

sociale, Édition présentée et annotée par Michel Bourdeau, Laurent Clauzade et Frédéric Dupin, Paris, Hermann, 2012, 49^e, p. 227.

⁴² *Ibid.*, 42^e, p. 780.

⁴³ *Ibid.*, p. 778.

⁴⁴ *Ibid.*, 45^e, p. 870.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 863.

⁴⁶ Bichat, Xavier, *Recherches physiologiques sur la vie et la mort* (1800), Nouvelle édition précédée d'une notice sur la vie et les travaux de Bichat, Première partie, Article I, Paris, V. Masson, 1852, p. 1.

⁴⁷ Comte, *Système*, t. I, p. 441.

⁴⁸ Comte, *Cours*, t. I, 40^e, p. 677.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 677.

⁵⁰ *Ibid.*, 40^e, Note. 11, p. 676.

complication de sa structure détermine les actions extérieures qui concourent à la production de ses phénomènes vitaux ; elle détermine également le degré d'intensité de chaque action ainsi exigée. De plus, la variété croissante de fonctions multiplie les réactions de l'organisme de sorte que ce dernier « réagit en même temps de plus en plus sur le système ambiant, de manière à le modifier en sa faveur »⁵¹. Comte met au jour le milieu et l'organisation qui permettent à un vivant de vivre : « une telle harmonie entre l'être vivant et le milieu correspondant caractérise évidemment la condition fondamentale de la vie »⁵². Mais l'harmonie ou l'équilibre entre le milieu et l'organisation d'un vivant est instable.

Cette analyse révèle les implications de la définition du milieu par Comte. Dans la 43^e leçon du *Cours*, le philosophe étudie les influences extérieures comme la pesanteur, la température, l'air et l'eau⁵³. Toutefois, pour Comte, le milieu n'est pas un simple assemblage des actions extérieures, mais « l'ensemble total des circonstances extérieures, d'un genre quelconque, nécessaires à l'existence de chaque organisme déterminé »⁵⁴. Une recherche des conditions d'existence conduit Comte à découvrir le milieu concret d'un organisme⁵⁵.

La théorie du milieu et de l'organisation rapproche Comte d'une tradition biologique qui lie Darwin à Cuvier. Dans *Le règne animal*, ouvrage publié en 1817, ce dernier établit le principe de conditions d'existence de la manière suivante : « comme rien ne peut exister s'il ne réunit les conditions qui rendent son existence possible, les différentes parties de chaque être doivent être coordonnées de manière à rendre possible l'être total, non seulement en lui-même, mais dans ses rapports avec ceux qui l'entourent »⁵⁶. D'après l'anatomiste, pour la survie d'un être vivant dans un milieu, il faut que ses parties se coordonnent. Par ailleurs, dans *l'Origine des espèces*, Darwin prend acte de la parenté théorique avec Cuvier : « l'expression 'conditions d'existence', sur laquelle l'illustre Cuvier a si souvent insisté, est entièrement englobée dans le principe de sélection naturelle. »⁵⁷ Comme nous l'avons vu, dans la théorie de la sélection naturelle, c'est le milieu qui détermine, à travers la vie et la mort des vivants qui y prennent place, les variations s'accumulant. Aussi bien chez Cuvier que chez Darwin, les conditions d'existence sont conçues, pour reprendre l'expression de Comte, à partir de « l'harmonie » entre le milieu et l'organisation d'un vivant.

Dans la perspective de Comte, la passivité indéfinie à l'égard du milieu n'est qu'une hypothèse arbitraire. La manifestation des phénomènes vitaux, que Comte appelle « acte », est conditionnée par l'harmonie entre

⁵¹ *Ibid.*, p. 678.

⁵² *Ibid.*, p. 676.

⁵³ *Ibid.*, 43^e, p. 799-806.

⁵⁴ *Ibid.*, 40^e, note de l'auteur, p. 682.

⁵⁵ Dans le *Système*, Comte admet une affinité entre son approche et celle de Kant. Voir, *Système*, t. I, p. 441 ; *Cours*, 40^e, Note 11, p. 676.

⁵⁶ Cuvier, Georges, *Le règne animal distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*, t. 1, Paris, Deterville, 1817, p. 6.

⁵⁷ *Op. cit.*, p 206.

le milieu et la structure organique. « Mais il n'en résulte nullement que la première de ces deux forces corrélatives ait dû être produite par la seconde, pas plus qu'elle n'a pu la produire : il s'agit seulement d'un équilibre mutuel entre deux puissances hétérogènes et indépendantes »⁵⁸. Une fois établie comme principe l'harmonie entre la structure et le milieu, il ne s'agit pas de mettre en question la pertinence de cette hypothèse, mais de déterminer dans quelle mesure l'organisme se modifie sous l'influence de son milieu.

Pour conclure, résumons ce qui précède. La philosophie biologique de Comte et la réflexion de James sur la psychologie exigent de saisir le vivant dans ses relations avec le milieu pour faire passer la recherche des phénomènes vitaux à son état positif. Cette conception de la recherche biologique et psychologique rencontre un obstacle à surmonter : la passivité indéfinie du vivant à l'égard du milieu. Selon James, cette passivité réduit le vivant à un miroir réfléchissant le monde extérieur, tandis qu'elle caractérise pour Comte « le cas de manie proprement dite » où l'organisme est réduit à « l'état de simplicité et de fatalité de la nature inerte »⁵⁹. Il s'agit pour les deux penseurs de rétablir la spécificité du vivant.

La solution adoptée pour dépasser cet obstacle conduit les deux penseurs à proposer une nouvelle théorie du milieu. L'introduction d'une spontanéité appelée « intérêt » permet à James d'une part de découvrir, comme Uexküll, le milieu constitué par chaque vivant et, d'autre part, de développer, à partir de la théorie darwinienne, une notion de milieu social. Par ailleurs, c'est en considérant le milieu et l'organisation comme les conditions d'existence que Comte se rapproche d'une tradition biologique qui anime les pensées de Cuvier et de Darwin.

L'étude comparative avec la réflexion de James nous permet ainsi de caractériser, du point de vue historique et philosophique, la pensée biologique de Comte qui découvre les conditions d'existence d'un vivant dans un équilibre instable entre sa structure organique et son milieu. Il ne reste qu'à indiquer les conséquences de la théorisation du milieu par Comte. D'abord on peut relever une conséquence épistémologique. Comte affirme que la biologie remplace « le dogme élémentaire des causes finales » par « le principe fondamental des conditions d'existence » et que ce remplacement permet à la recherche biologique de se borner à « la corrélation nécessaire entre les idées d'organisation et les idées de vie »⁶⁰. Mais il reste à comprendre comment le principe des conditions d'existence peut expulser les causes finales de la biologie ? La théorie du milieu pose cette question épistémologique pour la compréhension des phénomènes vitaux.

La deuxième conséquence de la théorie comtienne du milieu biologique concerne les domaines social et politique. Le problème de la passivité du vivant met au jour l'importance de la détermination de la

⁵⁸ *Ibid.*, 42^e, p. 777.

⁵⁹ *Ibid.*, 45^e, p. 870.

⁶⁰ Comte, *Cours*, 40^e, p. 738.

modificabilité d'un vivant sous l'influence de son milieu. Cette réflexion conduit Comte à proposer un programme progressiste et dangereux d'éducation : dans la mesure où la phrénologie vise à établir les lois entre les phénomènes mentaux et la structure du cerveau dans un milieu déterminé, le philosophe assigne à cette physiologie cérébrale la tâche d'aborder le problème de l'éducation . La pensée de la modificabilité du vivant aboutit finalement dans le Système à un programme d'étude de « l'amélioration organique, d'abord dans les végétaux, ensuite parmi les animaux, et enfin chez l'homme, en tant qu'il appartient à la biologie » . Toutefois, dans cette théorie, le milieu ne peut agir sur le vivant que dans certaines limites ; si la perturbation du milieu va au-delà de ces limites, le vivant ne peut vivre. Ainsi, la philosophie biologique de Comte, au lieu de tenter une amélioration organique, peut s'appliquer à déterminer les risques du vivant dans son milieu. Elle sera alors une philosophie du risque.